L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 18 DECEMBRE 1887.

BULLETIN ARTISTIQUE.

V

*L'Opéra—Les abonnés—Les Malades—La Presse et le Théâtre—La Mode—Fâcheuse rencontre—Chœurs de l'art—*FAUST, *ses traducteurs : écrivains, peintre, musicien. MM. Berger—Claverie—St-Jean—Mme Grandel—Mlle Hervey—Mme de Voltry Joséphine rendue par ses sœurs—Le livret et la partition — Mme Play-Moreau —M. Moreau — Mme de Voltry — Mme Genin-Raphaël — M. St. Jean — M. Cazelle — Un malencontreux Képi — Spectacles d'aujourd'hui.*

Le diable est ici aux trousses des théâtres depuis quelque temps, depuis trop d'années, puis-je dire. Visites les: Opéra, scènes américaines, il est rare, bien rare, que vous y rencontriez un auditoire, méritant ce nom, numériquement parlant. A quoi donc attribuer, cette fois, pareille indifférence ! Au malaise général des affaires; au travail qui achève la réalisation des récoltes, à la politique? Je vous laisse le soin de la réponse; quant à moi, j'y perds toute jugeotte et me contente de déplorer un état de choses bien menaçant pour notre scène française.

Ce serait à désespérer d'elle, car enfin on ne trouvera pas toujours des enthousiastes, des téméraires, résolus, comme nombre de leurs devanciers, à culbuter au bout du fossé, à s'y rompre les reins. Ces écoles multipliées, écarteront même les plus épris de direction, forcés de reconnaître que bien décidément la fortune ne vient plus en aide aux audacieux. Et ainsi notre Opéra—c'est à dire la seule scène permanente vraiment artistique, qui soit aux Etats-Unis, notre Opéra sombrerait, à moins que..... mais je causerai de cela quelque jour avec M. Maugé, et peut-être... Passons et revenons au présent.

Oui, fort triste ce présent. On me dit bien que tout à l'heure les récoltes seront rentrées, et que commencera l'exode des planteurs en route pour la Nouvelle-Orléans; on m'annonce que la journée du 10 janvier mettra fin à la fièvre électorale; que, les élections primaires réglant bientôt et sans retour l'élection générale, définitive, l'attention publique ne se portera plus vers un sujet monotone, écœurant; que force sera de se taire aux magnignons de la politique, vivant de celle-ci et que l'on sera plus aux plaisirs. Tout cela est bel et bon; mais l'atténuation au mal, si atténuation vient, aura été désolamment tardive.

Songez y donc, le 10 janvier l'exploitation de l'Opéra comptera déjà deux mois d'existence, à deux jours près; c'est-à-dire presque les deux tiers de la campagne.

La troupe que dirige M. Maugé est honorablement posée; c'est un fait unanimement admis, n'est-ce pas?—sauf par quelques grincheux — que l'Administration a réalisé, réalise—formation de troupe, formation de répertoire—tout ce qui lui était, tout ce qui lui est humainement possible, avec les ressources à sa disposition. De plus tous ceux qui ont ici un nom dans la presse, tous ceux-là, sans aucune exception, soutiennent ardemment la Direction; toutes lui disant, de temps à autre, ce qu'il peut y avoir de défectueux en son personnel, dans telle ou telle exécution.

Ils ne descendent jamais à la petite persécution. Oui, cela est un détail qui fait honneur au tact de notre corps *journalistique*: nos confrères, malgré leur esprit, ou plutôt à cause de cet esprit, se refusent à rendre leur pensée acérée. Habitués au journalisme, où ils ne se trouvent point grâce à un accident fâcheux pour les lecteurs, mais par profession; connaissant à fond cette voie, ils savent qu'en matière de théâtre la bienveillance s'impose ici; qu'elle est même de toute indispensabilité.

Se départir de cette bienveillance pour prendre le rôle opposé ne sied ni à leur expérience, ni à leur nature indulgente. Je partage entièrement leur sentiment à cet égard. Sans compter qu'il faut tire bien considérable somme de talent pour se faire tolérer dans une continuité de critique acerbe; et quand à cette aigreur se mêle le vice, ce qui se pourrait rencontrer, vous savez de quel côté sont les rieurs.

Pour en revenir au directeur de l'Opéra, ah! que je voudrais donc voir le public se décider à lui donner trois bonnes recettes par semaine, alors que l'effort serait si peu contenu. Il est déplorable, injustement que les choses aillent d'un tel pas; hier, comme reprise de matinée du samedi, la salle était vide; une recette de soixante ou soixante-dix dollars, estimé-je.

A pareil jeu, la partie ne saurait se prolonger longtemps, et je serais des premiers à conseiller la suppression des Matinées répétées; une innovation qui, d'ailleurs, a valu de tristes mécomptes à nos théâtres, et contre laquelle, pour ma part, je me suis invariablement élevé.

Il n'est aucune raison, absolument aucune, pour que la Matinée soit à prix réduit; les frais y restent presqu'absolument au même chiffre, les cachets des artistes, qu'elles multiplient forcément, sont identiquement les mêmes; elles exigent souvent une hâte dans le travail ou un surcroît de celui-ci, et cependant le public y est admis à une réduction de plus de 50 0[0. Absolument illogique, presqu'inévitablement ruineux. Et on n'y va pas même avec ce tarif abaissé.

Je me convieus que quand, dans une tournée de troupe, à Paris, je parlai, pour la première fois, de Matinées aux divers artistes, un quasi tolle s'éleva contre la chose. On ne pouvait admettre des représentations de jour; cela était acceptable tout au plus à certains spectacles gratis, donnés à dates fixées par le gouvernement. J'insistai comme bien on le pense, mais non, sans de vives inquiétudes à l'endroit de l'issue pécuniaire. Mais force m'était, hélas! de me mettre dans le train...

Depuis lors, Paris, après l'avoir raillée, a adopté la mode américaine; aujourd'hui les Matinées s'y donnent un peu partout. Seulement, à Paris, ainsi qu'à New York, le prix du soir reste celui du matin et cela est d'évidemment logique. Adopter un autre système, le système funeste de la Nouvelle-Orléans, c'est, de la part d'un directeur, créer, de ses propres mains, une concurrence à sa propre caisse; c'est porter infailliblement atteinte à sa meilleure source de recette : les soirées.

Sans compter que cet avantage fait aux matiniers ou matineux, choisissez, indispose nombre d'abonnés et les empêche parfois, la saison suivante, de renouveler leur souscription.

Plus j'y songe, plus je suis d'avis que les directeurs de théâtre devraient ici en venir là dessus à une entente commune et se limiter à une seule et unique matinée par semaine.

Une réflexion aussi au sujet des recettes, si pitètres depuis trop longtemps : la mode fait vivre un théâtre, sans doute; mais elle le tue aussi. S'il faut que l'on persiste dans une seule soirée fashionable, celle du samedi, et que celle-là — c'est l'enseignement du passé — compromette les autres, comment voulez-vous qu'un impresario résiste à semblable atteinte? Donnez-lui-en donc au moins deux de ces soirées fashionables. La position ne serait pas très grave et cette assurance d'une double recette serait déjà un commencement de sérieuse garantie.

Un mot encore avant d'aborder le répertoire de la semaine. Je puis bien, d'ailleurs, lui trouver ici place à ce mot, puisque le présent Bulletin Artistique n'a guère à vous entretenir que de deux ouvrages, dont une opérette.

L'autre soir, dans un couloir de l'Opéra, je rencontrai un mien ami, dont l'air visiblement ahuri me frappe tout d'abord. Interrogé par moi sur la cause de cet ébrouement très marqué, il me répondit que, pour son malheur, il s'était trouvé placé à côté d'un de ces tumultueux spectateurs—moulins à paroles, invités à musiquer, tout à la fois—qui vous chantonnent un motif de l'ouvrage en voie d'exécution, ou vous enflèvrent de leurs perslantes appréciations, que nul ne leur demande; dont le bruit n'est pas écouté, sans doute, mais enfin est entendu et agace l'esprit autant que le tympan. Une mauie essentiellement provinciale, souvent rencontrée et à laquelle, dans un théâtre parisien par exemple, on met ordre par un chut! bien senti, en rappelant au gêneur provincial qu'il n'est plus à Brive-la-Gaillarde, en autre capitale de ce ferment et que, s'il veut pontifier, mieux vaut le faire au dehors, à ciel ouvert.

Mon pauvre ami était donc tombé sur cet enzymé public; tout son plaisir en avait été gâté; il avait fort incomplètement entendu les artistes, grâce aux ritournelles de son monsieur, qui se mêlaient au chant de la scène.

Je l'ai plaint sincèrement, chrétiennement, car je le connais de longue date ce type, toujours le même, sans cesse et partout. Les cieux en de l'art.

Hélas! ma mauvaise étoile m'en a trop fait rencontrer de ces cruels bavards qui, seuls, s'écoutent; et combien je les plains. Dieu, les inhumains parleurs! Vrai ! même par un abominable temps comme celui de l'autre soir, j'aimerais mieux m'exposer bravement à la pluie du déluge que subir ces cadées de lieux-communs, de paroles ponts-neufs. Contre l'eau du ciel vous avez le parapluie au moins; mais comment s'abriter contre ces individus, toujours renaissants, qui ruissellent de paroles et se secouent sur vous ? Brou !!

Mardi soir, au sortir de la reprise de *Faust*, je vous ai parlé de l'œuvre et de ses interprètes. Je tiens, et vous voudrez bien, lecteurs, me permettre cette redite, je tiens à reproduire ici quelques lignes de ce trop incomplet compte rendu ; lignes qui, plus que jamais aujourd'hui, me paraissent vraies et être un juste hommage à Gounod :

"L'auteur de *Werther*, Goethe, a dit quelque part (dans une lettre au traducteur, je crois, Gérard de Nerval) qu'en lisant son *Faust*, dans la première traduction française, il lui avait semblé retrouver son œuvre grandie. Quel cri d'admiration il aurait arraché cette autre traduction, celle de Gounod?"

La France compte, à vrai dire, quatre traducteurs hors ligne de l'illustre panthéiste allemand : Gérard de Nerval, Ary Scheffer, Gounod, le prince Alphonse de Polignac ; un aussi bien regretté ce dernier, trop vite perdu pour le monde lettré et dont je viens de repasser le beau travail en vers.

Transporter sur la scène lyrique la vaste création de Goethe eut été impossible, surtout devant un public parisien ; et si un librettiste et un compositeur l'eussent osé, il aurait certainement failu diviser pareille représentation en plusieurs soirées.

Le théâtre, a des limites qu'il n'est pas permis de franchir; on l'a dit : faire le tour du Goethe et de *Faust*, spécialement, c'est, en vérité, faire le tour du monde. Il est d'ailleurs, des pensées, des études dont il serait puéril de demander l'adaptation à la musique. Elle y serait absolument dépaysée, impuissante.

On le doit reconnaître, il était besoin de tout le talent de Gounod pour tirer aussi admirable parti d'un livret manifestement incomplet.

Lisez ce livre, vous n'y trouverez, sauf la mort de Valentin, aucune de ces scènes maîtresses, dont le dramatique est de nature à inspirer au musicien quelque chose de grand, de dominant; aucune de ces situations, comme on en voit, par exemple, dans les livrets de Scribe ou de St. George.

Ici la musique a été, pour ainsi dire, livré à lui-même. Il a fallu à l'auteur de *Sapho*, de *la Nonne Sanglante*, toute la poésie qu'il semblait avoir réservée à son *Faust*, pour faire oublier les lacunes du poème et obtenir, de haute lutte, à Paris, un succès qui enfin n'a fait que grandir là-bas, après 500 représentations et s'est répété dans le monde entier.

On ne saurait signaler en cette partition ces brillants coups d'aile, tels qu'on en note dans nombre d'œuvres du répertoire de l'opéra : pourtant la poésie en déborde par moments ; à chaque pas, ce sont lumineuses coulées de mélodies. Le génie de Gounod a franchi le cadre trop étroit pour lui que lui avaient fait ses collaborateurs ; il a su mieux qu'eux accentuer, idéaliser les figures de Marguerite et de ce Faust, rachetant la jeunesse et ses jouissances radieuses, auprès que vous savez. Lui aussi avait cette devise :

Aimer : le seul péché qui vaille qu'on se damne !

lui qui devait aussi penser que vieillir, c'est mourir au détail.

De la lumière, de la lumière ! murmurait Goethe à son dernier jour ; de cette lumière *Faust* est inondé dans presque toutes ses parties. Cette abondance, cette diversité de mélodies originales, bien propres au compositeur, l'opulence orchestrale qui les accompagne, le vif coloris de ces cinq actes, tout cela fait oublier que *Faust*, qui, à sa création, n'était pas un grand opéra proprement dit, ne contient pas assez de ces ensembles magistralement massés, magistralement traités ; de ces coups de passion auxquels le répertoire lyrique moderne, contemporain, nous a accoutumés.

C'est tout un poème d'amour—rien que cela—mais quel poème ! traversé par le mauvais génie qui y mêle le meurtre, le désespoir et la folie.

J'ai parlé, dans l'ABEILLE de mercredi dernier, des artistes chargés d'interpréter l'ouvrage. Quelques mots encore à leur sujet.

En écoutant le premier acte de *Faust*, mardi, je me disais que M. Berger était non seulement en excellentes dispositions vocales, comme à peu près toujours, d'ailleurs, mais encore avait plus d'élan, plus de feu que d'ordinaire. Ce début avait été remarquablement enlevé ; chaleureusement aussi avait été dite ensuite la phrase du second acte : *Je t'aime!* Eh bien, fait assez singulier, au troisième acte à la scène du jardin, c'est-à-dire où tout son être est envahi par Marguerite, Faust n'avait point l'effervescence de cette jeunesse rendue par Méphistophélès. L'embrasé de tout à l'heure se refroidissait quelque peu ; le chanteur ne se donnait pas assez ; parfois l'accent n'était pas à la même température que la situation et les exquises pensées musicales qu'il a traduisent.

Tout cela se distinguait sans doute par le style, le phrasé, la pureté, la qualité sympathique du son ; mais l'âme ne vibrait pas toujours assez dans ce roman d'amour, que tout plus capiteux encore la nuit étoilée, le parfum des fleurs et que surchauffe l'influence de Méphistophélès. Des teintes charmantes, variées, mais dont l'effet s'imposerait plus profondément, si un peu plus de passion, de sensualité même, s'y mêlait.

L'intention est évidemment comprise, indiquée par l'artiste; pourquoi donc ne la souligne-t-il pas toujours plus hardiment ! Pourquoi cette réserve dans l'expression ; pourquoi s'arrêter, de ci de là, alors qu'on possède de si enviables moyens pour rendre ses sensations ! Au théâtre les sensations veulent être extérieures ; c'est là surtout qu'il faut italiquer le chant, si je puis ainsi dire ; cette extériorité ne devrait jamais faire défaut à un artiste de la valeur de M. Berger.

Elle ne manque point à M. Claverie ; on peut dire qu'il en est exubérant, mais dans la bonne acception du mot s'entend. Celui-là masse tous les moyens artistiques d'action. Une fois en scène, voilà qu'il est à tout et à tous ; pour animer celle-ci rien n'est par lui oublié ; pas un détail dont il n'apprécie, ne respecte l'importance.

En quelques-uns il pourra se tromper; néanmoins tout est pesé, fouillé ; à coup sûr, il vous donnerait son pourquoi de chaque nuance et du chant et du jeu.

J'ai dit, dans un précédent article, ce que je pensais de sa composition du rôle de Méphistophélès ; à mon avis, il part d'une donnée fausse, mais cette donnée arrêtée, voyez avec quelle intelligence, avec quelle logique il la suit, la développe. En artiste de bonne école, en homme d'un esprit fin et scrutateur, il s'efforce de mener son personnage dans ce qu'il croit en être la vérité, dans son unité.

Cette recherche d'analyste ne se rencontre pas toujours chez les artistes lyriques, et j'en félicite M. Claverie, tout en prenant parti contre sa version de Méphistophélès. Je lui voudrais partout plus de drame, beaucoup plus : dans sa Sérénade, entr'autres, plus sinistre encore que gouailleuse. Ce drame il le connaît, il sait l'interpréter; je n'en voudrais pour témoignage que cette scène où il lui donne toute son intensité, la scène devant l'église, où Méphistophélès jette à Marguerite et les strophes si belles, paroles et musique : *Souviens-toi !* et la damnation de l'éternelle nuit.

Le rôle est assurément d'une tonalité assez gênante pour M. le baryton, dans certaines parties ; néanmoins son habileté triomphe de l'obstacle, et au somme c'est régal de l'y entendre.

M. St-Jean est un artiste des plus soigneux ; lui aussi cherche les détails ; et sa voix n'est pas toujours d'une obéissance entière, elle est d'un moins suffisante, et le sentiment, la chaleur font oublier ce qui lui manque parfois de sonorité, de mordant dans certaines cordes. Il prête une attention consciencieuse, intelligente à son jeu et possède une qualité de bon prix, celle de dire juste. Il s'est montré comédien du sentiment ; le mort de Valentin l'atteste.

Beaucoup de soins également chez Mme Grandel. A vrai dire, le rôle de Siébel se borne aux frais couplets du troisième acte, qu'elle dit dans un bon sentiment.

Je me suis fait l'échô, l'autre jour, du succès de Mlle Hervey dans le rôle de Marguerite ; je lui en renouvelle mes félicitations.

J'ai parlé de la façon dont elle avait chanté le trio du troisième acte—un véritable morceau de combat pour une chanteuse légère—et qui, comme toute, apparaît curieux à Marguerite ; j'ai noté avec quelle netteté, quelle chaleur elle avait escaladé les hauteurs de ce final.

Si je reviens à elle c'est pour compléter mon appréciation de ce qu'elle a été le premier soir ; pour écrire qu'avant cette réussite du final elle avait gagné son audience, dans l'acte du jardin d'abord. La légende : *Il était un roi de Thule* est une des pages dont il était le complimenter ; elle sera comprise toute la mélancolie, toute la rêverie, tous les entraînements. Mélodie ravissante, où transparaît déjà la Marguerite, dont l'élection s'achèvera tout à l'heure sous les baisers de son enchanteur Faust.

Dans tout ce troisième acte, du reste, les détails d'une touche délicate, vraie.

Je constate enfin la façon dont elle entend la scène de Marguerite, après la mort de Valentin. Elle ne s'est point contentée du jeu ordinaire, qui consiste à fléchir, à s'agenouiller désespérément devant le corps du frère perdu. Elle a eu là un très heureux mouvement de physionomie, un regard vague, inconscient ; comme le premier éclat de la folie de Marguerite. Elle a forcé et bien en situation.

Terminons en disant que Mme de Voltry sait tenir en comédienne le rôle de dame Martha. Musicalement parlant, on sait qu'il est peu de chose.

Je félicite la public du dimanche de son spectacle de ce soir : *Joséphine rendue par ses Sœurs*, pièce amusante au possible.

La Joséphine, mise en scène par MM. Paul Ferrier et Fabrice Carré n'a rien de commun avec le Joseph que vous connaissez. Si la vertu de celui-ci s'effarouchait des ardeurs de Mme Putiphar, un M. Putiphar ne l'intimide guère, elle. C'est une chanteuse qui se prépare au théâtre, et facile est de deviner que bien des amours seront à la clef.

A l'inverse de Joseph—un maître qui, du reste, n'a guère fait d'élèves—on n'a point dit d'elle qu'elle avait été dévorée par une bête. Ou la livre bien, ou plutôt, elle se livre à une bête aussi, mais c'est la belle qui dévore la bête, un Pharaon, s'il vous plaît, Alfred Pharaon, qu'elle abîme sous la pyramide de ses fraises, en le faisant l'agent matrimonial de ses amours, après lui avoir préalablement promis mariage.

Seulement le Pacha, qui ne voudrait jeter son mouchoir qu'à Joséphine, en est pour ses frais et la belle épouse son Montoccl, baryton de l'avenir. Ce qui prouve que les Pharaons sont aussi des décadents.

La gaîté abonde dans cette pièce ; tous les rôles en portent.

Mais je n'en connais point, dans le répertoire de l'opérette, qui soit aussi continûment plaisant—et pris sur le vif celui-là—que le rôle de Benjamine, une gamine qui, peu conquise à la discipline de la *laïque*, adepte fervente de l'école buissonnière, joue du poing et de la savate quand besoin en est, vous tonche très prestement le potache qui la taquine, vous envoie gaillardement faire lanlaire, et au bout de tout cela se paie un Putiphar authentique pour mari.

La partitionnette de M. Victor Roger va fort joliment son trait à travers ces trois actes ; je cite à la hâte, au 1er acte : les couplets de Benjamine ; un quatuor, où s'intercale, coupiréé par la prolifique concierge Mme Jacob, une romance, vieux style : *Un jeune et galant chevalier* ; au second acte la Complainte : *C'est une mère de famille* ; la Sérénade : *Adieu, perfide !* fort gracieuse mélodie ; le duo où se passent si comiquement des réminiscences remaniées de *Joseph*, du *Pré aux Clercs*, de *La Favorite*, du *Trouvère*, de *Guillaume Tell*, de *La Juive*, de *Mignon* ; au troisième acte, des couplets de Montoscl; un terzetto coupé par les couplets de Benjamine, un mouvement de valse : *On est fâché de vous déplaire*, avec le refrain : *Allez vous faire lanlaire !*

L'ouvrage est mené à fond de train par les artistes.

Le rôle de Benjamine est excellemment joué par Mme Play-Moreau. Comme portrait, c'est d'abord d'une ressemblance frappante, sous tous les rapports, et l'artiste y fait courir une verve, un diable au corps qui ne s'est pas ralenti une minute. On irait entendre encore et encore la chosier, rien que pour ces couplets, omis par moi tout à l'heure en citant de la partition :

Ugène, Ugène,
Tu m'fais languir.
Oh y a d'l'hygiène
Y a pas d'plaisir !

Le temps ne me permet pas d'entrer dans les détails de cette spirituelle création, je tâcherai de reviendrai ; je me contente d'écrire qu'il serait malaisé d'y mettre plus d'entrain.

M. Moreau a joué aussi en comédien très fin, très verveux, son rôle de Pacha. Cette fois, absence complète d'effets outrés ; de l'esprit tout le long de l'ouvrage et une irréprochable composition de personnage.

Un succès très franc aussi pour Mme de Voltry, qui a fait également de la portraiture, et entretenu l'éclat de rire dont ces trois actes ont été accompagnés sans trêve.

Les deux rôles de Joséphine et Montosol sonnent, moins que les autres, la note comique ; ce qui n'a pas empêché Mme Genin-Raphaël et M. St Jean d'y trouver chacun un succès.

Le rôle de Putiphar Bey est, jusqu'ici, le meilleur de M. Cazelle ; il y a été naturel, au premier acte surtout. Mais pourquoi ce Képi ? Potache, soit, mais potache en rupture de bancs. Et s'il n'a pas de fez, le fez indispensable, comment diable ! Benjamine pourra-t-elle le prendre pour un marchand de pastilles du sérail ? Mystère.

Aujourd'hui en matinée : *La Favorite*, avec M. Claverie dans le rôle d'Alphonse ; ce soir, comme je l'ai écrit plus haut, la seconde de *Joséphine rendue par ses sœurs*, et enfin, mardi : *Faust*.

L. PLACIDE CANONGE.

GRAND OPERA HOUSE.—M Robert Downing est une vieille connaissance et une connaissance aimée du public de la Nouvelle Orléans. Chaque saison sa rentrée sur l'une de nos scènes reçoit un excellent accueil.

L'artiste commence, ce soir, un engagement d'une semaine. Il reparaîtra dans la tragédie *Le Gladiateur*, où il joue le rôle de Spartacus, auquel il a donné une interprétation qui lui appartient et qui a été fort appréciée par les parterres américains, même après celles de Forrest et de McCullough.

Le Gladiateur sera joué toute la semaine—soirées et matinées.

THÉATRE ST. CHARLES.—Un drame dont les reprises sont toujours reçues avec faveur, *Called Back*, de Hugh Conway, sera joué ce soir et toute la semaine par M. Joseph Grismer et Mme Phoebe Davies, deux artistes auxquels l'ouvrage a valu une brillante tournée dans les Etats-Unis.

La pièce sera donnée avec tout le matériel qui a contribué, en bonne part, à son succès au Théâtre de l'Alcazar, San Francisco.

—On annonce, pour la semaine de Noël, le drame : *Streets of New York*, de Dion Boucicault... et autres sans doute, car en le fait, celui-ci prend très carrément son bien où il le trouve.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Mme D. P. Bowers nous est arrivée hier avec une troupe complète, qui se propose, durant la semaine qui s'ouvre aujourd'hui, de jouer un répertoire très varié : drame et tragédie.

L'éminente artiste débutera ce soir par *Old Love Letters and the Jealous Wife*, où elle s'est taillé un rôle très remarqué. Son engagement n'est que d'une semaine; nous engageons donc ceux qui désirent la connaître ou la revoir à se hâter ; en effet, on nous dit que la location promet d'être considérable.

Demain, Mme D. P. Bowers reprendra le drame favori : *Queen Elizabeth*, et mardi, *Lady Audley's Secret*.

Dimanche, 25 décembre, première soirée de Mme Effie Ellsler.

CONCERT.—La société Mendelssohn annonce, pour demain, 19 décembre, son premier Concert. Nous n'en connaissons point le programme, mais on nous assure qu'il est plein de promesses, comme choix de morceaux et choix d'exécutants.

Cette soirée complimentaire aura lieu au Grunewald Opera House; on commencera à 8 heures.

Nos remerciements pour les billets qui nous ont été adressés.

Le Bureau de ce Cercle est ainsi composé : MM. George Q. Whitney, président; F. W. Brewer, vice-président; Wm Bogel, trésorier; A. A. Brinsmade, secrétaire; Edw. Greenwald, directeur musical; G. W. H. Eckert, accompagnateur; Wm Evans, bibliothécaire.

ALMANACH 1888.—La Librairie de l'Opinion, rue Royale 112 et 114, vient de faire publier, sur carton, avec une jolie vignette coloriée, un élégant Almanach 1888, que nous recommandons à tous.

Nos remerciements pour les deux exemplaires envoyés à l'*Abeille*.

—A partir de cette date et jusqu'à nouvel ordre, toute personne achetant un objet chez M. J. Weinfurter, coin Conti et Passage de la Bourse, recevra, avec le dit objet, un certificat et trois prix seront décernés, vers la mi-janvier, aux trois possesseurs du plus grand nombre de ces certificats.—Le premier prix sera de cinq piastres, le second, de trois piastres, le troisième, de deux piastres, en articles choisis dans le magasin même.

L. GRUNEWALD.—Nous recevons de M. L. Grunewald les deux morceaux suivants, pour piano : *Le Falcone*, sérénade espagnole, arrangée pour piano par Fahrbach ; *Fleurette, forget me not*, gavotte, par T. Giese et une ballade : *I am getting too big to Kiss*, paroles de Geo. M. Vickers, musique de James C. Beckel.

Pectoral-Cerise d'Ayer.

Il n'y a pas de maladies aussi perfides dans leurs attaques que celles qui affectent la gorge et les poumons ; et aucune qui on soit aussi négligée par la majorité des malades. Cependant une toux ou un rhume ordinaire négligé n'est souvent que le commencement d'une maladie mortelle. Le PECTORAL-CERISE a prouvé son efficacité par une lutte triomphale de quarante années contre les maladies de la gorge et des poumons ; l'important est de s'en servir à temps.

Vous persuadera guérin.

"En 1847 je pris un gros rhume de poitrine. Une violente toux s'en suivit et je passai de longues nuits sans sommeil. Je fus conseillé par le médecin. En écrivit vessel, j'employai le PECTORAL-CERISE D'AYER, et bientôt après, mes toux se dégagèrent, le sommeil, et nécessaire à la réparation des forces, me revint. Par un usage continu du PECTORAL j'ai obtenu une guérison complète et radicale. J'ai à prévoir si sûr, je suis robuste et vigoureux, et c'est à votre PECTORAL-CERISE que je le dois ; je puis dire en toute sincérité que je vous bénis."

HORACE FAIRBROTHER.
Rockingham, Vt., 25 Juillet, 1882.

Croup—Écoutez une Mère.

"Pendant un jour à la campagne, l'hiver dernier, mon petit garçon, âgé de trois ans, fut atteint du croup ; sa respiration devint si pénible qu'il semblait près de mourir, il étouffait. Quelqu'un dans la famille suggéra d'employer le PECTORAL-CERISE D'AYER, dont il avait toujours un flacon dans la maison. Nous essayâmes à faibles doses, souvent répétées, et à notre grand joie, au moins d'une demi-heure, le petit malade respirait librement. Le docteur nous assura que le PECTORAL-CERISE avait sauvé la vie de mon cher enfant. Juges de ma gratitude? A vous sincèrement,

MRS. EMMA GEDNEY."
159 West 126th St., New York, 16 Mai, 1882.

Bronchites.

"Je souffrais depuis huit ans des Bronchites ; en vain j'avais essayé de tous les remèdes possibles, quand l'idée me vint d'essayer le PECTORAL-CERISE D'AYER, une bonne inspiration, comme vous voyez, puisque je suis guéri.

JOSEPH WALDEN."
Byhalia, Miss., 5 Avril, 1882.

Il n'existe pas de cas où une affection de la gorge ou des poumons ne puisse être grandement soulagée par l'emploi du PECTORAL-CERISE D'AYER. La guérison est certaine quand la maladie est prise à temps.

PRÉPARÉS PAR
Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.
Vendu par tous les droguistes

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nile-Orléans, 18 décembre 1887.—Indications—Pour la Louisiane : Beau temps ou peu plus chaud ; légers vents frais variables.

Température du 17 décembre 1887.
Thermomètre de E. & L. CLAUDEL, Opticiens, No 142 rue du Canal.

Entre Carondelet et Baronne.	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	7	7
Midi	50	10
3 P. M.	48	9
6 P. M.	40	8

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Insertis au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

F. R. Dole à Mlle Fanny F. Norton.
Michael Flaherty à Mme Veuve Mary Cummins.
Frank Ulrich à Mlle Mary Roy.
Wm. W. Howell à Mlle Lizzie H. Kyle.
Marks Kaiser à Mlle Hattie Caspar.

Naissances.

Mme Alfred Texier, une fille.
Mme Louis J. Kinoy, un garçon
Mme John C. Coyle, une fille.
Mme Edward W. Moulthrop, une fille.
Mme Edward Schaisonthay, une fille.
Mme John Clements, une fille.
Mme Guiseppe Drago, une fille.
Mme Frank Carter, un garçon.

Décès.

Alack Miles, 6 semaines, rue Sixième, près Rampart.
Hagan McDowal, 45 ans, 325 rue Septième.
Chas. Hall, 21 ans, Alger.
Baptiste Matharan, 54 ans, 306 1/2 rue Terpsichore.
Edward L. Lumbard 26 ans, Hôtel Dieu.
Joseph Lanse 60 ans, 75 rue Union.
Mme François Gauvin, 63 ans, coin Gaines et St Phillipe.
Wm. J. Bettinger, 22 jours, coin Hancock et Peters.
Dennis Cleman, 55 ans, 379 1/2 rue Ste Anne.
Louisa Kaufmann, 1 mois, 243 rue North Johnson.
Frederick Schulbeck, 6 mois, McComb City Max.
John F. Rust, Jr., 24 ans, rue Robertson près Canal.

Cour de Circuit des Etats-Unis.—Les jurés suivants (grand jury) ont été nommés hier matin :

J. B. Desforges, Archibald Gleun, Joseph Simon, Edward Booth, Paul J. Valeton, Wm E. Griffen et E. Yolet.

Cour Suprême de l'Etat.—La cour siégera demain.

Cour Civile de District.—New Orleans Gas Light Co. contre la Ville. Les avocats de la Louisiana Electric Light Co. demandent que les demandeurs soient déboutés de leur demande.

Jos. Heig, violation de l'ordonnance des marchés privés, 10 jours de prison par le juge Tissot.

John Kreager, même délit, même peine ; plus $50 d'amende, infligé par le juge Rightor.

M. P. H. Ehlers est déchargé de toutes dettes par ses créanciers.

Nouveaux procès.

Lawler contre Parr pour $965.
Amelia Steffen contre la Hope Insurance Co. pour $572 98.
La succession de Chas. Frey est ouverte.
Peter Schmidt contre Christina Kuhlman pour $185.
L'inventaire de la succession Pat. F. Allen a donné $2053 60. Le Rév. Martin J. Farrelli demande à être nommé administrateur.
Le testament de Patrick Forster a été enregistré. Le défunt lègue ses biens à son neveu G. W. Forster.
Mme M. Ferris contre Geo. W. de Witt, pour $250.
John Franey demande à être émancipé.
La succession Victor Bellocq est ouverte.

Vol de $2,000 à l'hôtel St-Charles.—Le Dr J. G. Murray, de passage à la Nile-Orléans et qui était descendu à l'hôtel St-Charles a été victime, dans la nuit d'hier, d'un vol de $3,000, tant en argent qu'en bijoux. Le Dr Murray, grand amateur de sport, a coutume de passer l'hiver à la Nile-Orléans et descend chaque fois à l'hôtel St-Charles.

Vendredi, vers 1 heure de l'après-midi ayant quitté sa chambre qui est située immédiatement au dessus de la Rotonde, au 1er étage, ferma sa porte à clef et laissa celle-ci comme il avait coutume, au bureau de l'hôtel. A son retour, dans la soirée, il remarqua que sa porte était entr'ouverte, un soupçon lui traversa l'esprit, il entra précipitamment et allume la gaz. Il constata alors que tout avait été bouleversé dans la chambre; tous les tiroirs étaient ouverts et leur contenu dispersé sur le plancher.

Dans un coin, il aperçut sa valise défoncée et constata bientôt que l'argent et les bijoux qu'elle contenait avaient disparu. Il informa immédiatement les personnes de l'hôtel de ce qui s'était passé et l'affaire a été mise entre les mains des détectives de l'agence Farrell et les détectives Gaster et Pecora.

Levées.—On a décacheté hier, à l'Hôtel de Ville, les offres pour la construction des levées. Les soivantes étant les moins élevées seront recommandées au gouverneur.

Levée Poplar Grove, West Baton Rouge, P. Harson, 18 cents.

Levée Viaville, Iberville, rive gauche, P. Harson, 18 cents par yarde cube.

Levée Camp, Iberville, rive gauche, P. Harson, 16 100 cents.

Levée Molana, St. John, rive droite, P. M. Harson, 18 cents.

Levée White Rose, St. John, rive droite, P. M. Harson et Wm. Dowling, chacun 16 7/8.

Levée St. John, paroisse St-Jean-Baptiste, rive gauche, P. Harson 17 cents.

Levée Junior, Plaquemines rive gauche, Wm. Dowling, 16 cents.

Pavage.—Les offres reçues pour le pavage et stabilisement des trottoirs autour de l'Ecole McDonogh encolgure Jackson et Chestnut étaient au nombre de 10. Celle de M. Fackes étant la moins élevée, $1890.

Incendie.—Hier à 2 heures de l'après-midi, le feu a pris au temple Sinai, rue Carondelet près Delord. On pensait tout d'abord que l'incendie prendrait beaucoup d'extension, mais les pompiers en ont été bientôt maîtres et ont confiné les flammes au rez-de-chaussée du bâtiment dont les dégâts ne sont pas évalués à plus de $1000.

Vol.—Hier matin, à 8 heures 45, l'officier Quillen ayant aperçu un pied de la rue Henderson deux individus qui portaient un paquet et se réfugiaient sous le quai, il les a suivis mais il n'a pas réussi à les arrêter. Ils se sont enfuis abandonnant leur paquet qui contenait une selle maximaine, une bride, un lasso et une couverture.

Le tout a été remis au propriétaire, M. E. S. Morrison.

L'arbre de Noël.—Nous voici à l'époque où fleurit cet arbre, florison que les enfants attendent toujours avec une indicible anxiété. Si chaque opulente demeure a son arbre cette année, l'Asile des Orphelins de Ste-Marie, à l'angle des rues Mazant et Chartres, aura aussi le sien, et la bonne Mère Supérieure Marie du Désert prie tous les amis de l'institution d'y accrocher quelque jouet. C'est le 27 que l'arbre sera livré au saccage de quatre cents petits barbares ; et pour que chacun d'eux ait sa part du butin, faut-il que l'arbre possède de nombreux rameaux et que de ces rameaux pendent des *joujoux*. A cet intéressant spectacle sont conviés tous ceux qui auront entendu la prière de la Mère.

Fausse accusation et ivresse—A 11 30 hier matin, à l'arrivée du train de Texas et Pacifique, la police a été prévenue par un nommé Patrick Gibbons qu'une négresse du nom d'Eleonora Mathews lui avait volé une somme de $45. La négresse a été arrêtée, et quand on l'a fouillée on n'a rien trouvé sur elle. Gibbons qui était en état d'ivresse et qui avait causé une des bouteilles du wagon, a été mis alors en état d'arrestation.

On a trouvé dans la poche intérieure de son paletot la somme qu'il disait lui avoir été volée par Eleonora Mathews qui a été relâchée.

Les officiers de police ont pris une accusation d'ivresse et brris de paix contre Gibbons.

Cour du recorder Davey—Gerhardt H. Koester, qui, le 23 novembre, a tiré d'assassiner sa femme chérie, fut Troisième No 258, en lui tirant cinq coups de revolver, a comparu hier matin devant le juge Davey et a été renvoyé devant la Cour Criminelle sous caution de $1000.

Rixe.—Vendredi soir, à 11 heures, une rixe a eu lieu dans une maison de prostitution de la rue Gravier No 263, entre deux hommes de couleur, Robert Johnson, et un individu dont on ignore le nom ; Johnson a été blessé à la tête d'un coup de couteau et au menton d'un coup de revolver, par son adversaire qui a pris la fuite. Johnson a été emmené à l'hôpital où ses blessures ont été reconnues fatales.

Le fugitif a été arrêté aux Fair Grounds.

Vol.—